LE OU LES SUICIDES?

ENTREVUE AVEC JEAN BAECHLER

Joëlle GARDETTE

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol 8, no 1-2, printemps 2001, pp. 64-71.

Au centre de l'analyse durkheimienne du suicide, se trouve la notion de « courant suicidogène », contrainte collective au suicide qui frappe les êtres les plus fragiles et qui échappe à la conscience du sujet qui se tue.

Jean Baechler, docteur ès lettres avec une thèse sur les suicides, soutenue en 1975 sous la direction de Raymond Aron et parue aux Éditions PUF, interroge cette interprétation. Soulignant la singularité de l'acte suicidaire, son caractère proprement individuel, il propose d'oublier toutes les interprétations que l'on a pu faire de ce phénomène afin de se consacrer à une véritable « suicidologie ». Dans l'entrevue qu'il nous a accordée, l'on remarquera la surprenante nuance des propos qu'il tient à ce sujet vingt-cinq ans plus tard.

Historien de formation, Jean Baechler a consacré une grande partie de son œuvre à la définition de la démocratie, depuis *Démocraties* (Calmann-Lévy, 1985), jusqu'au *Précis de la démocratie* (Calmann-Lévy, 1994). Il est également l'auteur de *Politique de Trotsky* (Armand Colin, 1968), *Les Phénomènes révolutionnaires* (PUF, 1970), *Les Origines du capitalisme* (Gallimard, 1971), *Qu'est-ce que l'idéologie?* (Gallimard, 1976) et *Le Pouvoir pur* (Calmann-Lévy, 1985). Il a été au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) de 1966 à 1988, et au Centre européen de sociologie historique, dirigé par Ray-

mond Aron, de 1969 à 1984. Il est, depuis 1988, professeur de sociologie historique à l'Université de Paris IV-Sorbonne.

A. s. La logique durkheimienne apparaît si rigide que le taux de suicide se trouve défini comme le contingent des morts volontaires qui, dans une perspective presque fataliste, est propre à tout système d'organisation sociale. Que pensez-vous de cette façon d'hypostasier la société, d'en faire la source de tous les phénomènes sociaux, et de la notion durkheimienne de « courant suicidogène »?

J. B. Pour être franc, trente ans après, je réduirais considérablement la distance que je percevais entre Durkheim et moi. Je crois que finalement je ne dirais pas que ce soit conciliable entièrement mais, tout de même, il y a des possibilités de se rejoindre. Je ne parlerais pas de courant suicidogène, ce qui ne me paraît pas utile, mais il y a dans Durkheim quelque chose qui est explicitement énoncé, à savoir que ces courants suicidogènes ne conduisent pas au suicide n'importe qui, autrement dit ce sont certains sujets qui sont, mettons, plus fragiles que d'autres. Je pense qu'il faut partir de ces gens-là et que, en étudiant ces derniers, on peut mettre en évidence, en cherchant bien, un certain nombre de facteurs ou de variables que l'on peut rattacher à des aspects de la sociologie qui dépassent de très loin, bien entendu, la personnalité ou le cas ou la biographie de ces sujets. Autrement dit, en partant des cas, on peut rejoindre un certain nombre de propositions établies par Durkheim alors que, lui, en partant si je puis dire de ces variables générales, finit par les faire se réfracter dans des personnalités dont résultent des suicides. Donc, je dirais que c'est plutôt une question d'accent que de divergence. C'est ainsi que je verrais les choses aujourd'hui. Cela dit, je ne pousserais peut-être pas trop loin cette hérésie; mais, dans ma thèse, si j'avais à la réécrire... d'ailleurs dans la traduction américaine, on m'avait tout simplement demandé de couper parce que c'était un peu long et j'ai tout simplement coupé les trois premiers chapitres — Théories sociologiques, Théories psychanalytiques et Théories psychologiques —. L'édition anglo-américaine commence donc au chapitre IV — Théories stratégiques —. Et franchement, si c'était à refaire, j'adopterais cette solution pour l'édition française parce que ça évite toutes les polémiques inutiles et ça m'aurait également évité le ton polémique que j'ai adopté dans les premiers chapitres. Mais je dois dire que j'ai passé des années à lire une littérature insupportable et j’étais dans un état d'exaspération lorsque j'ai écrit ça, donc la rédaction m'a servi un peu de catharsis. Le résultat, c'est que ça m'a mis à dos la collectivité des sociologues, du moins durkheimiens, qui ne m'ont jamais pardonné, et des psychanalystes. Aux États-Unis, ça a eu pas mal de succès. Ils ont sauté tout de suite au cœur de la théorie stratégique. Je pense que de tous les pères fondateurs de la sociologie, Durkheim était le plus génial. Cela dit, c’est un tempérament intellectuel qui m’est très largement étranger pour des raisons qui m'échappent un peu. Je crois qu'il n'était pas historien du tout, à ma connaissance du moins, alors que, moi, je m'intéressais aux histoires humaines. Donc j'ai fait délibérément des études d'histoire poussées, ce qui m'a donné, je crois ou j’ai l'impression, un sens beaucoup plus aigu de la singularité

de l'événement. Et donc l'idée de partir de courants suicidogènes, de conscience collective, me paraît un peu saugrenue. Spontanément, je pars des gens.

A. s. Durkheim ne considère pas le suicide comme un acte intime mais l'interprète comme le fait social par excellence, le symptôme d'un manque de cohésion de la société. Pour vous, les notions durkheimiennes de milieu familial et d'intégration sont sans valeur dans l'analyse du suicide. L'intensité sociale vous paraît-elle cependant pouvoir être impliquée d'une manière ou d'une autre dans l'acte suicidaire?

J. B. Si j'avais à refaire ma thèse, je ferais la même chose, c'est-à-dire que je ne tiendrais pas compte de ce que vous appelez l'intensité sociale. Mais je pense qu'il y a un autre angle d'attaque qui mériterait d'être exploré par quelqu'un qui aurait également le courage de consacrer plusieurs années à cela. Il s'agirait non pas de partir des sujets suicidants ou suicidaires envisagés, j'allais dire, dans l'isolement, mais de les saisir au sein des réseaux de relations dans lesquels ils sont insérés, essentiellement le réseau familial, éventuellement le réseau des pairs, c'est-à-dire des amis, etc. Ça vaut surtout pour les jeunes. Je crois que la famille, ce serait déjà pas mal. Autrement dit — et là, il y aurait un problème de documentation beaucoup plus difficile à résoudre que pour les individus isolés — il s'agirait d'essayer de reconstruire les relations psychiques évidemment essentielles qui relient des sujets suicidants aux autres membres de la famille ou de leur milieu immédiat pour essayer de préciser un peu d'où viennent les problèmes, dans quels termes ils se sont posés, dans quelle mesure ils résultent de tensions, etc. Je pense que c'est un angle d'attaque qui serait très efficace mais très difficile à mener pour des raisons de documentation. Moi, j'ai pu réunir vraiment des milliers de cas, j'en ai retenu 126 dans le livre, ceux qui m'ont paru les plus typiques pour illustrer mon propos. Mais j'en avais vraiment des milliers pris un peu partout, dans des thèses de médecine, d'ethnographie, au hasard de mes lectures, dans les journaux, les romans, etc. Si je devais prendre Jacqueline qui a fait une tentative de suicide et essayer de documenter toutes les relations qu'elle pouvait avoir avec ses parents, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses copines, ses copains, etc., vous voyez d'ici, c'est une enquête de type ethnographique qui ne doit pas être facile à conduire mais qui est possible et qui serait, je crois, intellectuellement féconde. Je pense que ça ne bouleverserait pas les conclusions auxquelles je suis arrivé mais ça permettrait de raffiner considérablement et de se rapprocher beaucoup plus des situations concrètes. Ce serait une étude, enfin, un point de vue différent pour étudier, vérifier l'hypothèse.

A. s. Vous dites que, pour vous, « il n'y a aucune relation intellectuelle possible entre (les) diverses religions et le suicide » (p.406). Est-ce parce que, ne pouvant être considérées comme des entités isolables, les religions ne peuvent être étudiées de manière isolée dans l'analyse du suicide?

J. B. C'est une critique qui a été adressée à Durkheim par de nombreux sociologues, par exemple Halbwachs, parce que quand vous dites « les catholiques se suicident moins que les protestants... », les statistiques le confirment, mais il faut se méfier des chiffres. Lorsque l'on dit les protestants d'un côté, les catholiques

de l'autre, il faut détailler ce que l'on entend par là : les protestants vivent en villes, ils sont souvent dans les classes supérieures, du moins dans notre pays, ils peuvent être des minorités, des minorités dynamiques, etc. Donc, l'étiquette « protestant » recouvre une gamme très étendue, une grande diversité de traits, de caractères, de facteurs, etc., et par conséquent, on ne peut pas parler simplement du protestantisme en tant que religion. C'est bien plutôt le protestant en tant qu'acteur social qui peut nous intéresser.

A. s. Vous vous distinguez radicalement de Durkheim. Mais, au fond, ne pensez-vous pas que l'on peut, à la limite, trouver des liens entre votre suicide escapiste — défini comme la fuite d'une situation ressentie par le sujet comme intolérable — et le suicide fataliste durkheimien, votre suicide agressif et le suicide anomique durkheimien, votre suicide oblatif et le suicide égoïste durkheimien?

J. B. Il faudrait que je regarde cela d'un peu plus près. Je n'y ai jamais pensé. Qu'il y ait des correspondances, cela paraît inévitable. Pourquoi pas? Mais c'est un rapprochement un peu artificiel. Spontanément, je dirais : la typologie durkheimienne est construite à partir de la société et pas des individus qui se suicident. Le suicide anomique signifie tout de même qu'ils vivent dans une société où les normes sont chancelantes. Durkheim ajouterait bien entendu que n'importe qui ne succombe pas. Mais c'est tout de même la situation anomique qui est la première. On peut le rapprocher de mon suicide agressif mais le sens est totalement différent. Dans les suicides agressifs, il y a tout de même le suicide-chantage qui est une tentative de suicide. Bien entendu, on peut dire que, dans une société bien normée, les enfants n'essayent pas de faire chanter leurs parents en menaçant de se tuer. On peut dire cela. C'est tout de même lointain. Je crois que le phénomène est davantage en rapport avec l'émergence de la jeunesse comme catégorie sociale autonome, indépendante, qui a ses cadres de référence propres et ses problèmes spécifiques. La différence avec une société prémoderne, c'est que les étapes, les âges de la vie étaient effectivement inscrits dans une succession bien réglée et que la jeunesse était une période transitoire d'abord beaucoup plus courte et, surtout, où les problèmes qui pouvaient se poser aux jeunes en tant que jeunes étaient très limités. C'étaient de jeunes adultes, si je puis dire. Alors on peut pousser jusque-là l'interprétation du concept d'anomie, mais c'est vraiment tirer les choses très loin. Le suicide fataliste chez Durkheim apparaît seulement dans une note (p. 311) car il y avait très peu de cas, ce qui fait d'ailleurs que certains analystes, dont mon maître Aron, sont passés un peu vite et n'ont retenu que trois types de suicide alors que le système, c'est deux fois deux pôles. Il y en a quatre, sinon ça ne colle pas. Le fatalisme ici signifie précisément un manque d'individualisation qui fait que l'on succombe à des indications, si je puis dire, venues de la société. C'est le capitaine du bateau. Cela n'a rien à voir avec mon suicide escapiste.

A. s. Pourquoi avoir choisi comme thème d'étude un événement humain aussi profondément obscur et mystérieux que le suicide?

J. B. Ce qui m'intéressait, je l'ai toujours dit, c'est l'intérêt scientifique de cet objet d'étude. Je n'avais pas l'ombre du début

d'une inclination au suicide. Trente ans après, je n'en ai pas plus. Il en va de même pour ma famille et mon entourage. Autrement dit, je n'avais aucun intérêt personnel. C'était un intérêt purement intellectuel. Ce qui m'intéresse, c'est d'expliquer les événements ou les avènements, c'est-à-dire de construire des appareillages intellectuels suffisamment efficaces pour expliquer les aventures humaines. Or, les aventures humaines sont faites, sont tissées d'événements et j'ai pensé judicieux et éventuellement fécond de m'attacher à ces événements exceptionnellement mystérieux que sont les suicides qui, bien entendu, ne peuvent être que des aventures personnelles, pour essayer, sinon de percer entièrement l'énigme, du moins d'aller le plus loin possible dans le sens de sa résolution. Et la méthode que j'ai essayé d'appliquer consiste à mettre en série des cas pour voir si des facteurs apparaissent dont on puisse estimer qu'ils ont une incidence plus ou moins importante. On n'épuise pas le sujet, on ne peut épuiser le sens d'aucuns événement humain parce que, je le répète, la singularité est infinie. On peut toujours aller plus loin, ou espérer aller plus loin mais il reste une part de mystère, en ce qui concerne en particulier cette conduite humaine qui reste tout de même, en dernière analyse, fort mystérieuse même s'il y a des suicides très rationnels, comme ces suicides de vieillards qui, manifestement, se multiplient, quoiqu'ils ne soient pas étiquetés en tant que tels. De fait, au-delà d'un certain âge, lorsqu'on se persuade que ça ne peut que mal tourner et que n'adviendra qu'une détérioration de la situation, le suicide me paraît plein de bon sens. C'est un vieux thème, que l'on retrouve chez les philosophes grecs et romains.

A. s. Peut-on dire de votre méthode d'analyse du suicide qu'elle consiste à s'interroger sur le sens que le suicide revêt pour celui qui l'accomplit?

J. B. Oui, j'ai trouvé tout de suite l'hypothèse dont je suis parti parce qu'elle était en germe dans des réflexions antérieures. Elle s'apparente à un schème mental, je ne dis pas qui m'est personnel, mais sur lequel j'insiste tout particulièrement, qui est le schème problème-solution. Pour résumer la chose de la manière la plus abstraite et générale possible, disons que, pour moi, l'espèce humaine est une espèce problématique parce qu'elle est libre, autrement dit, parce que la manière dont il faut s'y prendre pour être humain n'est pas inscrite dans notre génome. Nous avons à inventer notre humanité à l'aide de dotations naturelles qui, elles, sont inscrites dans les gènes et qui doivent nous aider à résoudre nos problèmes, mais nous avons à inventer notre humanité, autrement dit notre humanité est problématique. Donc, c'est une espèce qui est constamment confrontée à des problèmes et qui ne peut survivre et se débrouiller dans la vie, si je puis dire, qu'en trouvant des solutions à ces problèmes, bien entendu au risque d'échouer. Donc pour moi, vraiment, la matière première des histoires humaines est constituée de binômes problèmes-solutions que les acteurs humains ont construits et qu'ils ont essayé d'appliquer. Les acteurs humains, individus ou groupes, sont confrontés à des problèmes et cherchent à les résoudre. En résultent des actions, des cognitions, des créations, pour utiliser un vocabulaire grec. Comme il y a plus qu'un seul acteur, chacun cherche des solutions différentes à ses problèmes. Il résulte un mélange, une combinaison, une agrégation de toutes ces tentatives de résolution des pro-

blèmes et la matière historique est le résultat agrégé de tout cela. J'ai essayé d'appliquer cette problématique au suicide en partant de l'hypothèse que l'acte suicidaire, soit tentative, soit suicide accompli, était une manière de résoudre un problème qui se posait au sujet. D'où la question fondamentale dont je suis parti : qui cherche quelle solution à quel problème en se tuant ou en cherchant à se tuer? À partir de là, on peut distinguer plusieurs sens de la conduite, c'est-à-dire que la conduite suicidaire apparaît comme une solution à des problèmes existentiels de natures extrêmement différentes.

A. s. Pourriez-vous préciser la manière dont vous abordez le suicide dont, pour vous, il ne s'agit de faire ni une sociologie, ni une psychologie, ni une psychanalyse, etc. et quel est le sens exact de la notion de suicidologie?

J. B. C'était une *captatio benevolentiae.* Enfin, ça allait plus loin que la rhétorique. Il s'agit d'un acte humain total que l'on ne peut pas espérer étudier par l'addition de flashs isolés les uns des autres, autrement dit, on ne peut pas le découper, et cela va bien au-delà du suicide. Enfin, aujourd'hui, je dirais les choses autrement. Ça devient compliqué, et l'on côtoie ici l'épistémologie. Je vais essayer de résumer. Je pense que la sociologie est une discipline qui a son point de vue et ses méthodes, que la philosophie est une discipline qui a son point de vue et ses méthodes et que l'histoire, au sens d'historiographie, a également son point de vue et ses objets d'étude. Ces disciplines saisissent les réalités humaines à des niveaux de réalité différents; elles ne s'occupent ni du monde vivant ni du monde inanimé. La philosophie essaye de saisir l'humain dans ses dimensions universelles; au contraire, l'histoire essaye de saisir les réalités humaines (et je range dans l'histoire l'historiographie bien entendu) dans les cas singuliers et, comme je le disais tout à l'heure, on ne peut pas saisir les cas singuliers directement comme singuliers. Il faut passer par le détour des comparaisons, des mises en série de cas afin de mettre en évidence des corrélations et ainsi de suite. C'est cela le point de vue sociologique. Ce sont des points de vue sur les réalités humaines saisies à certains niveaux de réalité mais les réalités humaines se distribuent spontanément en un certain nombre de ce que j'appelle des ordres, qu'on peut appeler des champs ou des domaines, qui sont définis par des problèmes de survie ou de destination auxquels l'espèce humaine est confrontée. Par exemple, cette dernière doit faire face à la rareté et doit réunir des ressources tout simplement pour permettre à différentes activités humaines de se déployer. Il y a un problème de rareté, il y a des solutions à ce problème. Cela définit un ordre que l'on peut convenir d'appeler économique. Il y a un ordre qui gère ou qui prend en charge tous les problèmes posés par la conflictualité humaine (comment vivre ensemble sans s'entre-tuer?), cela définit un ordre que j'appelle politique, donc je définis ainsi un certain nombre d'ordres. Alors, il peut y avoir et il y a effectivement des sciences de ces ordres, donc une politologie, une science économique, une science du religieux, qui ne peuvent parvenir à des conclusions sur ce qui est hors de leur domaine respectif.

A. s. Parlez-nous de votre démarche de pensée.

J. B. Je suis déductif. Je pars d'une théorie, de la solution d'un problème dont on déduit un certain nombre de proposi-

tions, puis on va voir les faits. Je dirais qu'il s'agit là de la démarche scientifique hypothético-déductive, expérimentale, et alors, évidemment, je ne peux par expérience essayer de me tuer pour voir ce que cela donne! Ce sont les expériences que je constate dans les cas que je réunis qui me servent d'expérimentation pour vérifier mon hypothèse. Par exemple, le chapitre où j'avais étudié toute une série de statistiques pour illustrer précisément des hypothèses déduites sur le rôle de la sénilité, le rôle de la juvénilité, le rôle de la féminité. C'est typiquement hypothético-déductif. Si la théorie est vraie, on doit vérifier que... c'est-à-dire est-ce que, effectivement, on vérifie que...

A. s. Êtes-vous d'accord si l'on présente le suicide — conformément à la définition que vous en donnez — comme le comportement de celui qui cherche et trouve la solution d'un problème existentiel dans le fait d'attenter à sa vie. Comme un acte stratégique visant à la résolution des angoisses souvent existentielles de l'individu?

J. B. Laissez les angoisses de côté. Ce sont des problèmes qui sont plus ou moins consciemment perçus et plus ou moins intellectualisés. Bien entendu, il y a des actes suicidaires qui sont des solutions instantanées qui ne reposent sur aucune délibération. J'ai cité des cas tout à fait limpides, si j'ose dire, de ce point de vue. On peut penser par exemple aux malades mentaux ou, plus précisément, au cas du paranoïaque qui est poursuivi par des voix menaçantes et qui, dans un *raptus* brutal, se tue pour échapper à ces menaces. La conduite a ici quelque chose de logique même si cette logique est inscrite dans un contexte hallucinatoire. Précisément, ce qui m'a intéressé, c'est la possibilité, à partir de cette hypothèse tout de même extrêmement simple, de prendre en compte et de proposer une interprétation plausible des cas les plus divers possible. Certains psychiatres se servent de cette démarche pour essayer de se retrouver dans un univers qui est tout de même extrêmement compliqué, insaisissable. C'est un bon fil conducteur pour examiner des cas qui entrent dans la clientèle psychiatrique ou bien encore des cas, et c'est la partie qui m'a le plus intéressé, proprement sociologique. En d'autres termes, comment des sociétés extrêmement diverses ont pu accepter tel ou tel sens du suicide pour l'institutionnaliser et en faire une conduite reçue dans certaines circonstances? C'était pas mal que de parvenir jusqu'à intégrer ces phénomènes-là.

A. s. Dans la mesure où tout suicide résulte toujours d'une biographie individuelle complexe et que toute situation vécue n'est jamais totalement communicable, l'analyse de l'acte suicidaire est-elle encore possible et commune?

J. B. Vous posez la question de la possibilité de la démarche scientifique appliquée aux affaires humaines. C'est un vieux débat qui a beaucoup occupé les néo-kantiens à la fin du XIX^{e} siècle : les sciences humaines sont-elles des sciences de la singularité, c'est-à-dire d'événements uniques, ou bien doivent-elles viser le statut des sciences de la nature qui, en mettant en série des cas répétitifs, ont la possibilité de déboucher sur des lois? Je vais partir d'une position aristotélicienne qui me paraît pleine de bon sens comme toujours : toute singularité, parce qu'elle est infinie, ne peut jamais être maîtrisée exhaustivement. Par conséquent, si vous vous attachez à un cas de suicide (mais ça vaut pour une

guerre, pour une révolution, etc.) vous pouvez, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire si vous avez une documentation suffisante et une patience à la hauteur de la documentation, parvenir à décrire de la manière la plus minutieuse possible ce cas; mais si vous voulez aller plus loin et essayer de l'expliquer, vous ne pouvez pas vous contenter de cas singuliers parce que, précisément, ils sont infinis. Donc, il y a une infinité de facteurs ou de déterminations, sinon infinis, disons d'un nombre très élevé, de telle sorte qu'il est impossible de peser les facteurs humains les uns par rapport aux autres. Autrement dit, toute tentative de rendre compte rationnellement de réalités humaines suppose que l'on parte d'au moins deux cas et de préférence de plusieurs afin, non pas d'espérer en déduire des lois — ça n'a pas de sens que d'essayer d'établir des lois du suicide — mais simplement d'essayer, en mettant en série des cas, de mettre en évidence l'importance respective des différents facteurs qui peuvent intervenir, quitte, ensuite, si vraiment on y tient, à revenir à des cas singuliers pour, à la lumière des enseignements qui ont été retirés de la comparaison établie entre plusieurs cas, essayer d'aller plus loin dans la compréhension de ces cas singuliers. Pour résumer les choses, on ne peut pas faire autrement que de partir de cas singuliers. On peut revenir à des cas singuliers, mais il faut faire le détour de la comparaison entre plusieurs cas. Je reprendrais — je suis parti de là bien avant d'étudier le suicide — mes premiers sujets d'étude qui portaient sur les révolutions. J'étais persuadé, presque dès le départ, qu'on ne pouvait étudier la Révolution française si on ne se donnait pas les moyens de la mettre en rapport de comparaison avec des cas analogues, la révolution anglaise du XVII^{e} siècle, la révolution américaine du XVIII^{e} siècle plus toutes les autres révolutions du XIX^{e} siècle jusqu'à la révolution russe, du moins celle de février, afin de voir, comment dire, le phénomène révolutionnaire saisi à partir d'une pluralité de ses expressions, quitte ensuite, je le répète, à revenir se spécialiser sur telle ou telle révolution si on le veut. Je crois que c'est une sorte de contrainte de notre entendement et de la démarche scientifique qui oblige à passer par ce détour. On pourrait aller plus loin. Je crois que dans les sciences de la nature, ce n'est pas très différent, sauf que l'on a d'emblée des cas en nombre indéfiniment multiplié et qui ont cette particularité ou cet avantage d'être sinon identiques, du moins très semblables. Les expériences de laboratoire et le nombre des variables à faire varier sont tout de même limités. Dans les affaires humaines et en ce qui concerne plus particulièrement le suicide, c'est autrement plus compliqué, quoique faisable et passionnant.

A. s. La méthode des cas ne se heurte-t-elle pas à certaines limites comme l'impossibilité de la prise en compte de toutes les variables qui conduisent certains êtres à attenter à leur vie et donc le nombre illimité des catégories qui pourraient voir le jour?

J. B. Si l'on essaye de prendre en compte d'emblée toutes les variables, on est submergé. Je crois vraiment que si vous vous posez cette question « Qui cherche quelle solution à quel problème? », dans le « qui », vous avez déjà toute une série de fils conducteurs qui portent sur les tempéraments, les humeurs, la personnalité, l'éducation, l'instruction, le milieu familial, autrement dit tout ce qui constitue un être humain comme être vivant. Dans le « quel problème », vous avez toutes les biographies et toutes les varia-

bles qui pèsent sur une biographie, les accidents de la vie, le métier, etc., tout entre là-dedans. Et, enfin, « quelle solution », ça permet de mettre tout cela, je crois, non pas en correspondance, mais enfin, de bâtir des situations que j'ai appelées effectivement stratégiques et qui permettent d'aller le plus loin possible dans l'explication et dans l'interprétation de cet acte qui reste, en dernière analyse, mystérieux.

A. s. On ne pourrait donc parler de suicide sans parler de Suicides?

J. B. Oui, le titre de mon ouvrage dit tout. Si l'on a compris le pluriel, on a tout compris de la thèse. En effet, il y a des sens extrêmement divers, extrêmement variés, parce que la même conduite peut résoudre des problèmes qui sont foncièrement différents.

A. s. Vous classez le deuil comme une cause du suicide alors que beaucoup le pensent souvent seulement comme un facteur déclencheur qui aurait une influence indirecte sur l'acte suicidaire.

J.B. Vous savez, je pense que je n'ai jamais utilisé le mot cause et certainement pas concernant le suicide. Non, le deuil est la situation que vit un sujet, situation qui lui pose un problème et dont il peut espérer qu'il le résoudra en se tuant. Ce n'est pas très difficile à comprendre. Quelqu'un perd un être auquel il tient beaucoup, il en résulte un deuil. La plupart ne se tuent pas, mais on comprend que quelqu'un ne supporte pas cette situation et, alors, le problème est non pas de passer du deuil au suicide, mais d'essayer de montrer pourquoi pour certains sujets le deuil est insupportable alors que la plupart le supportent. Autrement dit, c'est l'intensité du deuil qui est problématique. De même que comprendre pourquoi un paranoïaque se tue pour échapper aux voix qui le menacent n'est pas très difficile. Ce qui est moins simple à saisir, c'est pourquoi l'on est paranoïaque. Et je me rappelle un psychiatre qui m'avait dit que ce qui lui avait paru lumineux au-delà de tout ce qu'il était capable d'exprimer, c'était le tableau des principales affections mentales (schizophrénie, paranoïa, dépression, etc.) et des liaisons qu'il pouvait y avoir entre telle ou telle affection mentale et tel ou tel types de suicide. Ce tableau permettait donc de montrer que les schizophrènes se tuent plutôt pour telle raison et que leur geste peut être interprétable.

A. s. Vous interprétez le suicide escapiste comme la fuite hors d'une situation ressentie par le sujet comme intolérable — cet adjectif fonctionnant comme un mot-clé —, mais ne pensez-vous pas que tous les suicides sont plus ou moins de cet ordre?

J. B. Non, regardez ce que j'ai appelé le suicide ordalique (affronter la mort pour s'éprouver soi-même). Bien entendu, vous pouvez plaider que n'importe qui ne se retrouve pas dans le cas de chercher un sens à sa vie dans de telles pratiques et que ce sont donc des sujets qui ont des problèmes existentiels auxquels ils veulent échapper. Mais dire que tous les cas sont escapistes c'est, je crois, élargir tout simplement la notion d'escapisme jusqu'au point où elle englobe tout et, par conséquent, rien. Alors que, là, me semble-t-il, je l'ai définie d'une manière suffisamment précise pour que l'on puisse y ranger des cas bien individualisés. Le suicide-vengeance, par exemple, là, on peut davantage plaider. Mais, là, vous

avez noté quelque part qu'il y a des combinaisons de sens possibles. Il est clair qu'un suicide et, *a fortiori*, un suicide-vengeance, lorsque l'on est à l'aise dans la vie, qu'on se sent bien, on ne va pas chercher à faire mal à quelqu'un par ce biais là. C'est que la situation est devenue intolérable. Mais ce n'est tout de même pas la même chose que de se tuer parce qu'on a perdu quelqu'un ou quelque chose dont on estime qu'on ne peut vivre sans. C'est franchement différent.

A. s. Si le suicide ludique consiste à se mettre à l'épreuve à travers le jeu, mais sans véritable conscience de se donner la mort, est-ce vraiment un suicide?

J. B. C'est tout de même jouer avec sa vie. Je crois que cela existe mais que les cas sont plus difficiles à discerner parce que, tout simplement, ils ne figurent pas sous cette rubrique. Je pense que, chez les jeunes, un certain nombre d'accidents sont de ce type et, précisément, cela échappe à l'escapisme, du moins au sens étroit du terme. Si l'hypothèse est exacte, un être humain normal, comme vous et moi, peut, si vous voulez, en fermant les yeux, se mettre « à la place de » et je l'ai fait pour tous les sens. Et j'avoue que je suis tout à fait capable de comprendre que l'on joue sa vie à pile ou face. Je crois qu'il y a certains épisodes dans la vie où ça peut être un moyen de trouver des solutions à ses problèmes. Cela suppose évidemment que l'on soit mal à l'aise et que l'on soit incertain sur ce que l'on est, sur ce que l'on fera, sur sa destinée. Donc, on la joue.

A. s. Vous avez dit que, « le phénomène étant inélastique, la prévention ne peut avoir d'influence favorable sur le taux des suicides mortels qui reste à peu près constant ». N'est-ce pas adopter une attitude démobilisatrice qui fermerait la voie à toute possibilité de prévention, certes complexe, du suicide?

J. B. Là, j'ai regardé les choses d'un peu plus près; ensuite parce que SOS Amitié m'avait demandé une consultation. Ils avaient un Congrès et ils me demandaient quelle orientation ils devaient prendre et s'ils devaient se spécialiser dans la prévention du suicide. Ils s'interrogeaient sur l'efficacité de celle-ci. C'est une des rares fois où j'ai accepté de faire une exception à ma résolution de ne plus jamais m'occuper du suicide après ma thèse. J'ai réfléchi et je suis arrivé à la conclusion que, en ce qui concerne les suicides accomplis, dont je crois le taux effectivement inélastique, on peut plaider que, pour certains types de suicide, la prévention peut avoir une influence favorable. Par contre, j'ai plaidé que sur les tentatives de suicide, des organismes du type SOS Amitié ne pouvaient que faire augmenter les tentatives parce que, là, c'est presque caricatural tant on est proche du suicide-appel. Il faut précisément *appeler*, autrement dit SOS Amitié fait partie de toute une ambiance et pas seulement une ambiance, de toute une série d'institutions maternantes qui peuvent avoir pour conséquence de faire se multiplier les tentatives de suicide. Dans quelles proportions, je suis évidemment incapable de vous le dire. Alors ma conclusion était que si SOS Amitié espérait faire baisser les tentatives de suicide, c'était un mauvais calcul. Cela ne veut absolument pas dire qu'il ne faut pas encourager ce type d'institution parce que nous vivons peut-être dans une société où effectivement les jeunes en particulier de même que les gens d'âge moyen ont des problèmes. C'est donc là

un moyen de tirer la sonnette d'alarme. Mais ils ne pouvaient pas, pour autant, annihiler le phénomène du suicide. Cela ne leur avait pas plu du tout parce qu'ils espéraient que j'allais leur démontrer leur efficacité. Ils voulaient entendre « Vous allez faire chuter les statistiques, etc. ». Maintenant encore je maintiendrais cette position. Je l'avais fait d'une manière très précise, en prenant chaque type de suicide l'un après l'autre et en cherchant toutes les incidences qu'ils pouvaient avoir sur chacun. Par exemple, je me rappelle le « suicide apocalypse » pour lequel SOS Amitié a vraiment peu de chance de changer quoi que ce soit. Mais, pour le suicide-deuil, c'est plausible.

A. s. Que pensez-vous du livre *Le suicide, mode d'emploi* de Claude Guillon et Yves le Bonniec qui a fait scandale?

J. B. Les auteurs de ce livre avaient pris contact avec moi et ils ont voulu m'embarquer dans la défense du droit au suicide. Je pense qu'est inclus dans le concept d'un être libre le droit de se tuer; à partir du moment où ce droit est imprescriptible, on doit pouvoir l'appliquer. À partir du moment où on doit pouvoir l'appliquer, autant prendre des méthodes efficaces et qui soient les moins douloureuses possible, les plus propres, les plus humaines tout simplement. Cela est une chose que je défendrais, je dirais, à titre privé. C'est, pour simplifier, une affaire entre le patient et son médecin. Mais il ne faut surtout pas légiférer là-dessus. Je suis contre tout ce qui a la forme de l'euthanasie et tout ce qui est de l'ordre de la législation dans ce domaine-là. Il faut laisser cela, à mon sens, dans le flou des relations privées. Par contre je suis contre ce type de mouvement idéologique qui consiste à revendiquer le droit au suicide de manière publique. Ils sont allés bien plus loin que cela et ont répondu à des lettres de gens qui disaient : « Vous dites à la page x qu'il faut s'y prendre de telle manière mais en fait cela ne colle pas, je n'ai pas trouvé... ». Ils se sont vu répondre : « Mais si, prenez-vous y de telle manière » et les gens se sont tué ensuite. Moi, je suis libéral jusqu'au bout et je pense qu'il ne fallait pas interdire le livre. Je dirais qu'il ne fallait pas l'écrire. En tout cas, jamais je n'aurais écrit ni soutenu ni contribué en rien à tout cela. D'abord, franchement, d'un point de vue humain, c'est choquant. Mais la réaction des opposants du livre fut exagérée. Interdire aux gens de se tuer, c'est quand même un peu fort. Je suis pour la liberté d'opinion et d'action. À ne pas confondre avec les enseignements de telle ou telle église qui considère qu'on n'a pas le droit de se tuer parce que l'on n'est pas propriétaire de sa vie. La conclusion est légitime et les adhérents de cette croyance ne doivent pas se tuer mais de là à introduire une loi qui l'interdirait!

Joëlle GARDETTE
Deuxième cycle,
Sociologie, Université Laval